II

LA FÊTE DES VENDANGES

On forma la caravane, en divisant les colis de telle manière que chacun des porteurs en eut une quantité équitable.

Il y eut bien quelques murmures devant ce surcroît de charge, mais les raisons avancées par de Sambry finirent par mettre tout le monde d'accord, sans qu'il dût même songer à passer aux mots violents.

Il en était tout radieux, le brave chef, car rien ne lui répugnait tant que de devoir employer la force.

— Ça marche, fit-il joyeusement.

— Il me le semble, répondit sir William.

— Pourvu que ça dure, murmura Mwama.

— Ça durera, mon ami, répliqua le chef, qui avait entendu.

— Je l'espère, maître.

Bientôt la file était faite et l'on se mit en route.

Comme toujours de Sambry tenait la tête, accompagné de Mwama ; mais cette fois, sir Darly s'était joint à eux.

La confiance paraissait être revenue dans tous les cœurs, car on cheminait allègrement et sans protestation.

Comme si la nature eut voulu faciliter la traversée, le soleil se cachait à demi derrière des nuages inoffensifs, tempérant l'ardeur de ses rayons et tamisant la chaleur d'une façon supportable.

En outre, la route, bien que peu fournie d'ombre ou d'arbres, était d'une grande facilité, étant donné que le sol était tapissé presque partout d'une herbe, menue il est vrai, mais assez serrée pour former une espèce de gazon, dans lequel les pieds se posaient aisément.

Un seul membre de l'expédition grommelait continuellement.

C'était sir Darly.

Il avait nonchalamment jeté son fusil sur l'épaule et semblait désappointé.

— C'est navrant, disait-il.

— Quoi donc ? demanda de Sambry.

— Pas une plume, pas un poil à découvrir !

— Patientez, mon ami ; il en viendra.

— Voilà toute une journée que je patiente.

— Demain ce sera mieux.
— Demain est bien long.
— Qu'y voulez-vous ?
— C'est écœurant !
— J'en conviens, mais il n'y a pas à y remédier.
— Le premier gibier que je rencontre, le paiera pour tous.
— Vous avez raison.
— Je l'écartèlerai.
— Et nous le mangerons après.
— Il n'en restera pas grand'chose.
— Voilà de l'égoïsme.
— Mais de la démonstration.

Et tout le long de la route, les doléances de l'Anglais se produisaient sans interruption, au grand amusement du chef qui se plaisait à taquiner son camarade.

Cependant tout allait à merveille ; et bien que, vu les fortes charges de chaque homme, on se reposât souvent pendant un quart-d'heure, rien ne vint entraver ni le bon ordre ni la vitesse de la marche.

Le lendemain, dans la matinée, on aperçut de loin, au détour de la route, une agglomération d'arbres et de champs cultivés, au-dessus desquels planait un bruit confus de voix et de sons.

— Quel est ce point, là-bas ? demanda de Sambry.
— Okolo-Bouali, maître, répondit Mwama.

Le chef ne put réprimer un petit cri de satisfaction.

— Est-il possible ! s'écria-t-il.
— Dans un quart-d'heure nous y serons, répliqua le serviteur.

En effet, il ne fallut pas plus de quinze minutes pour atteindre les premières habitations du village.

Ce qui frappa tout d'abord l'attention des explorateurs, fut le brouhaha, le va-et-vient, le vacarme et le tintamarre qui remplissaient Okolo-Bouali, d'un bout à l'autre.

A l'entrée du village se trouvait posté un nègre de forte stature qui s'épuisait en mouvements désordonnés, penché qu'il était sur un appareil réellement bizarre.

Cet appareil se composait de deux pieux plantés en terre et retenus ensemble par un bâton qui les liait horizontalement par le dessus. A ce bâton se trouvaient suspendus cinq tam-tams de grandeur et de gamme différentes, disposés les uns à côté des autres suivant leur dimension.

Au moyen de deux bâtonnets, le nègre s'efforçait d'arracher des harmonies bruyantes à ses instruments, en les torturant tour à tour avec une volubilité et une rapidité dignes d'une meilleure cause.

De Sambry s'arrêta.

— Qu'est cela ? interrogea-t-il,

— C'est un musicien indigène, répondit Mwama.

— Pourquoi tout ce bruit ?

— C'est la saison des vendanges, maître.

— Et on la fête ?

— Oui, maître, on la fête brutalement, ainsi que vous allez pouvoir le constater par vous-même. C'est fort étrange, mais très répugnant.

— Vraiment ? Qu'est-ce donc ?

— Dans quelques heures, peut-être maintenant déjà, les saturnales vont commencer. Vous arrivez donc au moment propice pour y assister.

Pendant que le joueur de tam-tam continuait à faire rage, la caravane fit son entrée dans Okolo-Bouali.

Chose étrange, contrairement à ce qui se pratiquait d'ordinaire lorsqu'on venait dans un village, aucun mouvement de curiosité ne se manifesta parmi les indigènes, et personne ne se porta ni à la rencontre ni sur le passage des explorateurs.

Il était évident que chacun se livrait à une préoccupation telle qu'il n'avait pas la moindre idée de s'intéresser à ce qui se passait autour de lui.

Du reste, peu d'indigènes étaient visibles, et ceux que l'on aperçut semblaient poursuivis par une hâte fébrile, car ils sortaient d'une hutte quelconque pour disparaître promptement dans une autre.

Le rendez-vous principal de ces promeneurs fantastiques paraissait être une grande habitation bâtie en chaume et située au milieu du village.

Ils s'y engouffraient comme les abeilles dans une ruche.

Par la porte à moitié ouverte sortait un bruit confus mais étourdissant de voix gutturales, indécises, chantant sur un rhytme traînant des couplets incompréhensibles, auxquels se mêlaient les ronflements discordants d'une musique confuse, qui avait l'air d'être produite par quelque musicien aviné.

Sans interruption ce bruit désordonné se répandait en larges flots dans le village où il trouvait, de-ci de-là, un écho non moins effréné, dans les autres habitations.

Décontenancés par cette bizarrerie, les explorateurs firent halte au

milieu de la place qui formait le centre d'Okolo-Bouali, et attendirent les évènements.

— Voilà au moins une drôle de réception, fit de Sambry.

— Je n'en vis jamais de pareille, répondit sir William.

— Elle ne m'étonne nullement, maître, intervint Mwama.

— Non, mon ami ; et pourquoi donc ?

— Je vous l'ai déjà dit : c'est la fête des vendanges.

— Cela n'est pas une raison.

— Au contraire, maître.

— Il faut avouer que les gens d'ici sont d'étranges apôtres.

— En vérité, maître. Mais la solennité à laquelle nous assistons en ce moment excuse tout.

— Même une indifférence totale.

— Oui, maître.

Les Européens ne purent en croire leurs oreilles.

— Ainsi, ce qui se passe n'est que tout naturel? demanda de Sambry.

— Absolument. On ne peut se faire une idée des extravagances, des étrangetés, des actes inouis que l'on rencontre à l'occasion de ces festivités. Durant trois jours consécutifs, on boit, on mange, on chante, on danse, on vocifère et l'on se livre aux absurbités les plus repoussantes.

— Et on appelle cela, célébrer les vendanges ?

— Oui, maître.

— Jolie célébration.

— C'est l'usage, maître. D'ailleurs, si vous voulez vous donner la peine d'entrer là-bas, dans la grande habitation d'où s'élève tout ce bruit, vous pourrez constater le fait de visu.

— C'est fort bien ; mais ne serait-il pas raisonnable que nous nous fassions d'abord présenter au chef de la tribu ?

Mwama se mit à sourire.

— Pourquoi riez-vous ? demanda l'Anglais.

— Parce qu'il serait folie de se mettre actuellement à la recherche du chef.

— Et pour quelle raison ?

— C'est bien simple. Il fait comme ses sujets : Il s'enivre.

— Ah bah !

— Au surplus, je crois que nous avons déjà rencontré à peu près le même cas, lors de notre passage sur l'Ogôoué.

— En effet, je me souviens.

— Seulement, là-bas, l'abus était passable, tandis que dans ces parages-ci il ne connaît pas de frein.

— Mais alors c'est du dévergondage ?

— Plus que cela, maître, c'est un enfer.

— Et penses-tu positivement que nous puissions impunément entrer dans ce taudis ?

— Sans aucunc crainte, maître.

— Dans ce cas, allons voir.

On poussa jusqu'à l'entrée de l'habitation ; mais, comme frappé subitement, sir William, qui marchait le premier, se recula avec un geste d'aversion.

— Brr ! s'écria-t-il, en portant la main à son nez.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda de Sambry.

— Quelle peste !

A son tour de Sambry s'avança, mais, involontairement, il imita l'exemple de son compagnon.

— En effet, dit-il, c'est nauséabond.

— Que feraient-ils donc là-dedans pour en arriver à ce degré d'infection ? hoqueta William Darly.

— Tout, excepté ce qui est propre, conclut Mwama.

La curiosité piquait vivement les explorateurs.

Quelque répugnant que s'annonçât le spectacle, ils se sentirent trop talonnés que pour ne pas en désirer la vue.

Surmontant leur répulsion, ils se baissèrent dans la porte basse et entrèrent résolument.

Du premier coup il faillirent perdre les sens.

Un tintamarre inexprimable fendait les airs et remplissait la demeure de sons entrecroisés, stridents, inhumains.

Dans un des coins un joueur de tam-tam battait son instrument avec une rage insensée.

Des hommes et des femmes, affublés d'accoutrements impossibles à décrire, titubant et mal d'aplomb sur leurs jambes, dansaient des sarabandes, avec des poses lascives dont toute pudeur était bannie.

Ils se croisaient, faisaient des marches et des contremarches, battant des mains et ballant des bras, tandis qu'ils s'accompagnaient en hurlant des refrains qui roulaient par saccades de leurs lèvres salies par la boisson.

Leurs pirouettes et leurs gambades étaient si endiablées que plus d'un, perdant l'équilibre, glissait sur le sol, pour se relever inconti-

nent mais avec peine et pour reprendre ensuite sa part à cette horrible orgie de mouvements.

Plus loin, dans un autre coin de la place, étaient placés de grands et larges vases remplis d'une liqueur flasque et aux couleurs douteuses.

Tout autour étaient accroupis des indigènes qui puisaient continuellement dans ces réceptacles de l'ivrognerie, au moyen de gobelets en bois, qu'ils faisaient sans trêve aller à leur bouche et qu'ils vidaient méthodiquement.

Parmi ces buveurs effrénés les femmes formaient la majorité, et leurs libations dépassaient de beaucoup, en fréquence, celles des hommes.

Plusieurs de ces consommateurs, assommés par l'abus auquel ils venaient de se livrer, gisaient par terre, ivre-morts, sans conscience d'eux-mêmes, sans idées comme sans voix, et ayant encore à peine la sensation de grommeler quelques paroles étouffées et sans force.

Puis encore des enfants, assis contre la muraille, regardant d'un air hébété ce spectacle abrutissant, et se délectant à la contemplation des excès de bestialité dont leurs parents étaient les héros.

Un autre groupe, non content de s'être brisé les nerfs aux boissons, s'enivrait au suprême degré, en fumant du chanvre dans des pipes bourrées jusqu'en haut, et lançaient dans le vide, avec une satisfaction sans pareille, des bouffées de fumée qui allaient flottiller contre le plafond et contribuaient encore davantage à gâter le peu d'air qui circulait dans la demeure.

Un profond sentiment de dégoût, quelque chose comme des nausées, s'empara des explorateurs.

— Moi je vous déclare franchement que j'en ai assez, fit de Sambry.

— Un porc ne se conduirait pas plus salement, dit sir William.

— Je ne sais ce que ces malheureux font de leur santé, remarqua le docteur.

— Question d'habitude, peut-être, riait le chef.

— C'est possible.

— Je ne voudrais pas les suivre dans leurs évolutions, fit sir William.

— Je vous crois volontiers.

— Il faut réellement venir en Afrique pour voir cela.

— Il est vrai que nous en avons déjà vu beaucoup.

— Néanmoins, ceci dépasse les bornes.

— C'est inouï.

— Et vous dites, Mwama, que cela dure ainsi pendant trois jours.

— Oui, maître, trois jours complets.

— Et après ?

— On reprend sa vie habituelle.

— Eh bien, merci.

— Voyons, mes amis, sortons.

— Oui, sortons, firent les autres.

On se hâta de regagner la porte, tout heureux de se retrouver au grand air et de respirer une atmosphère plus pure.

— Je parie, fit le chef, qu'on n'a pas même remarqué notre présence dans ce refuge abominable ?

C'ÉTAIT UN GRAND DIABLE DE NÈGRE. (P. 28.)

— Absolument pas, maître. Les indigènes sont trop occupés en ce moment.

— Occupés, c'est le mot ! exclama sir Darly.

Maintenant que les explorateurs étaient à Okolo-Bouali, une question assez énigmatique se présentait.

Dans les circonstances présentes, qu'allaient-ils faire ?

Etablir d'emblée leurs tentes, ou attendre ?

Il leur était impossible, pourtant, de dormir à la belle étoile.

D'autre part, ils connaissaient assez les mœurs africaines pour savoir que l'hospitalité ne s'accorde que contre paiement anticipé d'un hongo quelconque.

Mais à qui s'adresser de ce chef ?

Tout le monde, dans le village, se trouvait dans un état tel qu'il ne fallait pas songer à liquider ce point, puisque leur présence même avait passé inaperçue.

C'était un cas fort perplexe, qui, pourtant, ne pouvait se prolonger.

Les explorateurs se concertèrent vivement.

— Campons à tout hasard, fit de Sambry.

— C'est aussi mon avis, ajouta sir William ; nous nous entendrons avec qui de droit, quand les indigènes auront cuvé leur vin.

— Entretemps, Mwama, tu tâcheras de savoir si le chef du village est abordable.

— Bien, maître.

— Allons, mes amis, dressons les tentes.

Sans tarder on se mit à la besogne, et bientôt les habitations de la caravane se trouvèrent debout dans un coin d'Okolo-Bouali.

Cette nuit-là on dormit, non sans quelque inquiétude ; et, par mesure de prudence, de Sambry avait augmenté les postes des veilleurs.

— Qui sait, fit-il, si les indigènes, excités par leurs nombreuses libations, ne seront pas tentés de nous faire un mauvais parti ?

— Voilà une éventualité bien possible, répondit Harris.

— Je ne le crois pas, intervint Mwama.

— Pourquoi, mon ami ?

— Parce qu'ils n'auront pas le temps d'y songer.

— Vraiment ?

— Leurs saturnales les absorbent entièrement, au point de leur faire tout oublier.

— Soit, mais la précaution est toujours bonne.

— Assurément, maître.

Pourtant rien ne se produisit.

Toute la nuit durant, le charivari continuait son train, si bien qu'aucun des explorateurs ne put fermer l'œil.

Aussi à l'aurore furent-ils tous debout, baîllant de fatigue et se frottant les yeux de sommeil.

William Darly, principalement, fut inépuisable de réclamations. Il avait l'air boudeur et morose.

— Allons-nous-en, dit-il.

— Pour quel motif? interrogea le chef.

— L'existence est insupportable ici.

— Vous semblez bien pressé.

— Il y a de quoi.

— Cependant, hier encore vous réclamiez un stationnement.

— Oui, mais je ne pouvais pas prévoir ce qui se passerait à Okolo-Bouali.

— La chose n'est pas aussi grave que vous voulez bien l'exposer.

Sir William fit des yeux effrayants.

— Pas si grave ! exclama-t-il.

— Mais non.

— Vous êtes bien aimable.

— Mais alors qu'est-ce qui vous choque tant ?

— Diable ! Vous trouvez qu'il soit agréable de passer une nuit entière sans pouvoir s'assoupir seulement durant quelques secondes ?

— Au fait, c'est vrai.

— Pour ma part, je n'ai jamais rencontré des enragés comme ces gens-là. Pas une seule minute leurs criailleries n'ont cessé, et ce matin il me semblait que je sortais de mon lit, plus fatigué que hier soir.

— Je suis dans le même cas, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

— Lever le camp.

— Oh non, pas encore.

— Rien ne nous retient ici.

— Si ce n'est nos porteurs.

— Que voulez-vous dire ?

— Ces malheureux, me semble-t-il, se sont donné assez de mal ces derniers temps, que pour leur laisser au moins un repos de quelques jours.

— Quelques jours ! exclama l'Anglais.

— Oui, parfaitement.

— Soit, mais ce sera gai pour nous.

- Parbleu ! occupez-vous.

— A quoi ?

— A la chasse.

Sir William ébaucha un geste violent et se frappa la tête.

— Ah mais, imbécile que je suis ! grommela-t-il. J'ai la distraction sous la main et je n'y pensais pas.

— Vous voyez bien qu'on a souvent besoin....

— D'un plus grand que soi, interrompit l'Anglais.

De Sambry ne put s'empêcher de sourire à la conclusion de sit

William, qui trouvait toujours un mot typique pour clôturer la conversation.

— Voilà qui est convenu, reprit le chef ; vous irez en chasse pendant que nous attendrons ici, tranquillement, les suites de cette aventure.

— Et quand partirons-nous alors ?

— Après-demain.

Aussitôt sir William appela son serviteur, et tous deux, jetant le fusil sur l'épaule, s'en allèrent, allègrement, du côté de la plaine.

Entretemps, de Sambry et Harris s'occupaient de la véritable situation de la caravane.

Ils se mirent à observer les allures que prenait le village.

Rien de nouveau ne survint.

Comme la veille, le va-et-vient reprit son cours, ainsi que les chants et le vacarme.

Tous ces indigènes, hâtifs et mal campés sur leurs jambes, se rendaient à l'habitation où les voyageurs avaient assisté aux orgies passées.

Il s'y engouffraient à qui mieux mieux, sans même regarder les explorateurs, dont la présence semblait de nouveau leur être d'une indifférence parfaite.

De Sambry et Harris en restèrent positivement stupéfaits.

— En vérité, fit le chef, c'est trop fort.

— Au fait, c'est bizarre.

— Dans tous les cas, c'est favorable pour nous.

— Comment ?

— De la sorte, si l'on ne se donne pas même la peine de nous voir, nous nous passerons également d'offrir le hongo.

— Tiens, oui, cela nous épargne des présents.

— C'est pourquoi je décide de ne plus nous occuper de ces brailleurs, et de faire comme eux, c'est-à-dire de mener notre petit train-train, absolument comme si nous étions seuls à Okolo-Bouali. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Je vous approuve sans restriction.

— Donc agissons en conséquence.

Ainsi dit, ainsi fait, les explorateurs se mirent à circuler dans leur camp, à flâner, à se distraire aux mille petits travaux d'intérieur, et ce sans se préoccuper davantage des indigènes.

Même, au bout d'un temps relativement restreint, leurs oreilles

s'habituèrent au tintamarre incessant des habitants abrutis, ce qui fit que leur séjour s'annonçait sans nuage.

De la sorte on atteignit le soir du deuxième jour, et lorsque les ombres de la nuit commençaient à s'étendre sur le village, sir Darly et Mwama rentrèrent aux tentes, passablement chargés de gibier, surtout de gibier à plumes.

D'aussi loin que l'Anglais aperçut ses camarades, il leur cria des phrases joyeuses et leur montra triomphalement un énorme cabas, qu'il tenait au-dessus de la tête.

— Qu'est-ce qu'il peut bien avoir là-dedans? demanda de Sambry.

— Une nouvelle surprise, sans doute, répondit le docteur.

— Il est de fait que c'est l'homme aux surprises.

— Un compagnon précieux.

— Quant à ça, je le crois bien.

— Et infatigable.

— Comme pas un.

Les deux amis répondirent aux signaux du chasseur, sans savoir au juste ce qu'il voulait dire.

Sir William hâta le pas et rejoignit bientôt les explorateurs, devant le nez desquels il mit le mystérieux cabas, qu'il tenait soigneusement clos au moyen de ses dix doigts.

— Devinez ! dit-il avec jubilation.

— Des fruits?

— Non.

— De l'ivoire?

— Non.

— De l'or?

— Non.

Les compagnons ne surent plus que penser.

— Voyons, fit de Sambry, qu'est-ce donc?

— Un trésor bien autrement grand que tous ceux nommés par vous.

— Pour ma part, je renonce à trouver le mot de l'énigme.

— Moi aussi, compléta le docteur.

— Eh bien ! fit l'Anglais, ce sont des.....

Il s'arrêta à dessein pour porter au comble la curiosité des explorateurs.

— Ah ça, dit le chef impatienté, jouons-nous aux jeux innocents?

— Ma foi, non; mais ce que je rapporte est si exceptionnel que je tiens à en faire ressortir la valeur.

— Si vous n'allez pas le dire, enfin, nous ne vous écouterons plus.

— Ce sont des patates douces ! exclama l'Anglais.

Pour le coup, la surprise ne semblait pas précisément aussi énorme que sir William avait bien voulu l'annoncer, mais elle n'en causa pas moins une joie sincère.

Depuis bien longtemps la cuisine des voyageurs était privée de légumes ; depuis bien longtemps on avait oublié le goût des pommes de terre.

Il faut avoir vécu, du reste, dans ces parages lointains, privé de ces mets et de ces comestibles qui font la base des repas européens, pour comprendre l'immense satisfaction qu'on éprouve à posséder quelque maigre tubercule ou quelqu'insigne produit rappelant les jours de bonne chair.

Aussi une exclamation unanime accueillit la communication de sir William, et les compagnons dévorèrent de regards avides les innocentes patates qui s'entassaient dans le cabas.

— Et où avez-vous trouvé cela ? demande de Sambry.

— En route.

— Les avez-vous achetées ?

— A moins que vous supposiez que nous les avons volées.

— Oh non ! riait de Sambry ; mes soupçons ne vont pas si loin.

— Nous les avons achetées à une négresse que nous avons rencontrée.

— Et vous n'aviez sur vous aucune marchandise pour faire l'échange !

— Erreur, mon ami.

— Vraiment ?

— J'ai même fait un excellent marché.

— Avec quoi donc ?

— Je les ai troquées contre un méchant couteau de chasse, qui gisait quelque part au fond de ma poche.

— Il n'y a positivement que vous, pour dénicher pareilles chances.

— Question de s'arranger, mon ami.

— Le principal est que nous les avons.

— Et que nous allons nous en régaler de la bonne façon.

Sir William referma son cabas.

— Je cours porter le tout à Nkéré, ajouta-t-il.

— Nous en dînerons demain.

— Non pas ; nous les mangerons ce soir même ; car qui sait ce que nous réserve le jour qui suivra ?

— En effet, conclut le chef, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

L'Anglais s'en alla exhiber ans la cuisine la récolte imprévue, et,

au souper, les patates, excellemment préparées par Nkéré, faisaient les délices de tous les mangeurs.

Sir William s'en pourléchait les lèvres, et jusqu'au moment même de fermer les paupières au sommeil, il ne cessait de répéter . « Que c'est bon ! que c'est bon ! ».

Doucement s'écoula le temps qu'on devait passer à Okolo Bouali, sans que les explorateurs fussent inquiétés par les indigènes, qui continuaient leurs ripailles éhontées avec une rage incompréhensible.

Sir William chassait durant quelques heures de la journée, et, malgré que la curée ne fût pas abondante, il ne revenait jamais bredouille.

Enfin le chef, jugeant que les porteurs avaient eu suffisamment de temps pour se reposer, et surtout, vu la circonstance que la fête des vendanges allait toucher à son terme, ce qui allait infailliblement amener le paiement d'un hongo, le chef donna l'ordre de rouler les tentes et de reprendre les charges.

Le soleil ne se montrait encore que vaguement, quand la caravane entière se trouvait prête à partir, dans l'ordre qu'on avait adopté pour les trajets antérieurs.

III

UN ARBRE ÉTRANGE

Peu après la caravane se mit en marche.

— Nous en sommes quittes à bon compte ici, dit le chef d'un ton dégagé.

— S'il pouvait en être ainsi partout, fut la réflexion de Harris.

— Nous en reviendrions riches, conclut sir William.

En ce moment, Mwama vint se ranger aux côtés de de Sambry.

— Avez-vous soigné pour une provision d'eau, maître ? demanda-t-il.

— De l'eau ? Pourquoi faire ? demanda le chef.

— Pour boire en route.

— Mais, mon ami, le chemin qui mène à Kimpoko n'est pas long.

— Je le sais, maître, mais il est aride.

— Qu'à cela ne tienne ; nous avons de bonnes jambes.

— De plus, il est totalement dépourvu d'eau.

De Sambry eut un moment de réflexion.